



Daniel Cohen éditeur

[www.editionsorizons.fr](http://www.editionsorizons.fr)

*Littératures*, une collection dirigée par Daniel Cohen

*Littératures* est une collection ouverte à *l'écriture*, quelle qu'en soit la forme: roman, récit, nouvelles, autofiction, journal; démarche éditoriale aussi vieille que l'édition elle-même. S'il est difficile de blâmer les ténors de celle-ci d'avoir eu le goût des genres qui lui ont rallié un large public, il reste que, prescripteurs ici, concepteurs de la forme romanesque là, comptables de ces prescriptions et de ces conceptions ailleurs, ont, jusqu'à un degré critique, asséché le vivier des talents.

L'approche de *Littératures*, chez Orizons, est simple—il eût été vain de l'indiquer en d'autres temps: publier des auteurs qui, par leur force personnelle, leur attachement aux formes multiples du littéraire, ont eu le désir de faire partager leur expérience intérieure. Du texte dépouillé à l'écrit porté par le souffle de l'aventure mentale et physique, nous vénérons, entre tous les critères supposant déterminer l'œuvre littéraire, le style. Flaubert écrivant: «J'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai»; plus tard, le philosophe Alain professant: «c'est toujours le goût qui éclaire le jugement», ils savaient avoir raison contre nos dépérissements. Nous en faisons notre credo.

D.C.

ISBN : 978-2-336-29858-0

© Orizons, Paris, 2014

# Ostentation

Du même auteur

*Le Journal de Kikuko*, Champ Vallon, 2005

*Scènes Privées*, Orizons, 2011

Laurent Peireire

# Ostentation



2014

## Dans la même collection

- Farid Adafar, *Jugement dernier*, 2008  
Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010  
Michèle Bayar, *Ali Amour*, 2011  
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jérusalem*, 2010  
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010  
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010  
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010  
Bertrand du Chambon, *Loin de Vārānāsī*, 2008  
Bertrand du Chambon, *La lionne*, 2011  
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010  
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009  
Éric Colombo, *La métamorphose des Ailes*, 2011  
Éric Colombo, *Par où passe la lumière...*, 2013  
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010  
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009  
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008  
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008  
Jean-Louis Delvolvé, *le gerfaut*, 2013  
Patrick Denys, *Épidaure*, 2012  
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*, 2011  
Serge Dufoulon, *Les Jours de papier*, 2011  
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008  
Toufic El-Khoury, *Léthéapolis*, 2014  
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008  
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010  
Raymond Espinose, *Pauline ou La courbe du ciel*, 2011  
Raymond Espinose, *Lisières, Carnets 2009-2012*, 2013  
Pierre Fréha, *La Conquête de l'oued*, 2008  
Pierre Fréha, *Vieil Alger*, 2009  
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012  
Jean Gillibert, *À demi-barbares*, 2011  
Jean Gillibert, *Exils*, 2011  
Jean Gillibert, *Nunucho, suivi de Les Pompes néantes*, 2011  
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012  
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012  
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009  
Günter Grass, Prix Nobel, *La Ballerine*, 2011  
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009  
Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012  
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale. (4 volumes parus sur 6) *L'Éternité pliée*, tome I; *La Rivière entre les doigts*, tome II; *Graine de lumière*, tome III; *Dialectique de l'instant*, tome IV, 2011

Henri Heinemann, *Chants d'Opale*, 2013  
 François Labbé, *Le Cahier rouge*, 2011  
 Gérard Laplace, *Le façon des insulaires*, 2014  
 Olivier Larizza, *La Cathédrale*, 2010  
 Didier Mansuy, *Cas de figures*, 2011  
 Didier Mansuy, *Facettes*, 2012  
 Didier Mansuy, *Les Porteurs de feu*, 2012  
 Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009  
 Kristina Manusardi, *Au tout début*, 2011  
 Andrée Montero, *Le frère*, 2014  
 Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009  
 Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010  
 Lucette Mouline, *Filages*, 2011  
 Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012  
 Lucette Mouline, *Museum verbum*, 2012  
 Lucette Mouline, *Zapping à New York*, 2013  
 Lucette Mouline, *Éva et Maad*, 2014  
 Anne Mounic, *Quand on a marché plusieurs années*, 2008  
 Anne Mounic, *(X) de nom et prénom inconnu*, 2011  
 Laurent Peireire, *Scènes privées*, 2011  
 Laurent Peireire, *Ostentation*, 2014  
 Robert Poudérou, *La Sanseverina*, 2011  
 Robert Poudérou, *L'ennemi de la mort*, 2011  
 Michèle Ramond, *Les rêveries de Madame Halley*, 2014  
 Michèle Ramond, *Les saisons du jardin*, 2014  
 Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012  
 Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012  
 Gianfranco Stroppini, *Le serpent se mord la queue*, 2011  
 Ilse Tielsch, *Plage étrangère*, 2011  
 Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009  
 Béatrix Ulysse, *Le manuscrit de la Voie lactée*, 2011  
 Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009  
 Antoine de Vial, *Obéir à Gavrinis*, 2012  
 Antoine de Vial, *Americadire*, 2013  
 Guy R. Vincent, *Séceph l'Hispiéen*, 2013.

Nos autres collections : *Contes et Merveilles*, *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Universités*, *Comparaisons* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie—La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, ou *Histoire* ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).



Quand il se réveillait brutalement, en sursaut, comme à l'instant, le plus souvent il était encore là-bas. Venus d'on ne sait où, il y avait encore en lui, au détour de certains cauchemars, des cris terribles, échos d'une autre vie enfouie, inquiétante, animale, des cris capables, des années plus tard, de le réveiller, comme là-bas, en pleine nuit, quelques instants seulement avant d'hurler, des râles qui lui arrachaient la gorge, lui laissaient juste le temps de se bâillonner de l'intérieur, comme dans les cellules collectives, avant qu'on puisse les entendre.

Dans l'appartement du dessous, une fille, par à-coups, parfois violents, parfois plus étouffés, gémissait. Peut-être étaient-ce ces plaintes, ces râles aussi, mais d'une toute autre nature, qui l'avaient réveillé. Il s'était retourné dans un sens puis dans un autre sans pouvoir se rendormir et maintenant, allongé sur le ventre, il l'entendait à la verticale, à deux ou trois mètres de lui, à l'étage inférieur, presque aussi bien que si elle avait été couchée sous lui, que si elle soupirait de plaisir contre son épaule. Il devait essayer d'évaluer où elle en était, si elle comptait expédier rapidement son client ou si elle allait choisir plutôt de prendre son temps. Pour ne plus l'entendre, si elle continuait, la seule solution serait de se lever, de déménager, de s'allonger sur le sofa dans l'entrée.

S'en plaindre, il n'y songeait même pas. Ces appartements en plein Paris, luxueux, les filles les louaient à la nuit, à la semaine, fort cher parce qu'ils pouvaient leur rapporter beaucoup d'argent.



L'usage voulait que la direction des Cabarets en mette un gratuitement à la disposition de leur pianiste. Il y a quelques mois encore, habitué de longue date à ce cinéma des filles, épuisé comme il l'était, il se serait rendormi aussitôt.

Il a si peu dormi, il vérifie, une heure à peine. Vallorde reste un long moment debout, nu, à déambuler dans ce studio surchauffé.

De pareils cauchemars mettaient toujours un moment à se dissiper. Dans les quartiers d'isolement, de haute sécurité, dans le bloc juste à côté, comme en lui, ça hurlait souvent. Les cris, les pleurs, les martèlements de rage, arrivaient jusqu'à lui. Cela faisait vraiment réfléchir et réfléchir empêchait de se rendormir. Écrire n'avait rien arrangé. Écrire au lieu de dormir. Écrire au lieu de crier la nuit. Au lieu de dormir, écouter les moindres bruits en soi, en dehors.

Les comprimés dans le creux de la main, il hésite. Deux ou trois de plus, de moins, quelle importance ? Les somnifères, les calmants, il a appris cela là-bas aussi, une manière de contourner un abrutissement par un autre. Trop d'alcool, toutes sortes de cochonneries à longueur de soirées. Tu vas finir par te tuer un jour avec tous ces mélanges pour dormir, ne pas dormir, ne plus savoir où tu en es. Trop tard... Avalés...

La fille du dessous gémissait toujours. Il l'entendait presque aussi bien que de son lit. Il ne comprenait pas du tout ce qu'elle fabriquait et cela commençait à l'intriguer. Ses plaintes échappaient au registre habituel. Elles s'amplifiaient puis, à un moment, au lieu de suivre la courbe ascendante ordinaire, elles s'arrêtaient pendant une dizaine de minutes avant de reprendre, très hautes en intensité, de s'arrêter à nouveau et puis elle recommençait.

Précisément, là à l'instant, au lieu de tourner en rond dans cet appartement, était-il capable, ces gémissements, ces plaintes qu'il entendait depuis autant d'années, dans ces résidences qu'il partageait avec elles, ces cris de jouissance, était-il capable de les analyser, de les classer, de la simulation la plus grossière à la complicité la plus douce, la plus sincère en apparence ? Entrer dans ce répertoire peut-être le plus étrange de tous ? En se servant aussi de sa propre expérience ?

Un « Conrad du Cabaret ». Son premier livre était passé à peu près inaperçu mais dans l'article d'un journal local, on avait parlé

de lui en ces termes. Après quinze années passées à jouer dans des night-clubs, il est vrai qu'il s'y connaissait en naufrages. Il avait entendu dire que chacun était capable d'écrire un roman au moins, celui de sa propre vie. C'était ce qu'il avait fait : décrire les lieux où il était passé, des plus minables aux plus huppés, décrire les personnes qu'il avait rencontrées, des filles surtout, beaucoup de filles. Peu de gens connaissaient bien la nuit.

À la sortie de son livre, il avait dû participer à quelques séances de dédicace dans des librairies, des bibliothèques. Personne n'avait rien su de ses dix années passées en prison. Entre dix-huit et vingt-huit ans, on pouvait facilement le passer sous silence. Assez vite il avait compris que ce monde là, le monde du jour, décidément n'était pas le sien. Au micro, la dernière fois, il en était venu même, par lassitude, par provocation, à faire cet étrange aveu : les clients, pour peu qu'il interprète à leur goût une chanson, un morceau qui leur plaisait, qui leur rappelait quelques souvenirs, certains clients donc pouvaient se montrer très généreux. Ces pourboires, en général, il les dépensait de suite pour finir la nuit avec l'une ou l'autre. Leurs tarifs pour lui n'avaient rien à voir avec leurs prix habituels. En fait, il devait l'avouer, il ne se souvenait pas avoir fait l'amour avec une fille sans la payer. Ses confidences avaient choqué.

Il avait recommencé à écrire. Pour en savoir plus... Pour en savoir plus sur ce qu'il savait déjà... Qui était là en lui mais sans qu'il comprenne très bien de quoi il s'agissait, ni où le chercher exactement.

Non, en réalité, s'il avait recommencé à écrire, c'était encore et toujours pour la même raison. Souvent il se demandait si elle existait et quelle forme elle prenait, pour les autres, la menace de l'abrutissement. L'engourdissement dans son esprit comme en cellule, les membres engourdis, la vie engourdie. Pour y échapper, pour écrire, l'impression d'avoir à se glisser par des passages de plus en plus étroits. Avant la prison, comment était-ce dans sa tête ? Était-ce aussi opaque, confus ? Il n'en a aucune idée. Aucun souvenir. Cette impression, là encore, d'être né en prison. D'être né dans cet abrutissement.

Il écrit, nu, sur un tabouret de la cuisine. Il écrit mais, le plus souvent, il réfléchit la tête dans les mains. Alors il a parfois cette étrange impression d'être seul, nu, très loin, introuvable, perdu au fond de

couloirs interminables, invisible, caché plutôt au plus profond de corridors obscurs où sa pensée lui échappe, s'enfuit, le tourmente. Quand il la retrouve, elle joue parfois, toute proche de lui, comme une enfant folle, comme une enfant sauvage.

Sur sa page, une voix se cherchait... Celle, particulière, de ce personnage, héros de quelques lignes, de quelques paragraphes peut-être. Maintenant il est assez habile pour faire varier, dans ses phrases, l'éclairage, la couleur des rues où il marche, pour décrire la lumière floue des enseignes de boîtes de nuit, l'allure des hommes dans la foule clairsemée sous la pluie, l'allure des filles sur le trottoir qui s'abritent sous les porches, sous les stores. Assez habile pour changer vite de registre, de cadrage. Il décrit leurs cuisses croisées sur les hauts tabourets de bar, le regard de n'importe quel homme sur les cuisses de n'importe quelle fille. Il lit les paroles de l'une d'entre elles sur ses lèvres trop maquillées. Il cherche la réponse de cet homme qu'il décrit en train de vivre une expérience qu'il avait vécue, lui, la veille, d'une façon assez semblable. Non, la suivre, il ne pouvait pas, il devait chanter là, dans une heure, dans une autre boîte. Mais pourquoi pas, dans le taxi, de Pigalle à Montparnasse, si cela lui convenait, ils avaient peut-être le temps...

Au bar, d'autres filles attendent, fument, piaillent ou se taisent. Elle vient de l'aborder dans la rue. Elle a réussi à l'entraîner là en insistant, en plaisantant, en le taquinant, à force de petits coups d'épaules, de hanches aussi. Les filles dans la rue, par principe, par précaution, il les évitait, mais sans savoir comment, ni pourquoi, il se retrouve à boire avec elle plusieurs verres d'affilée au comptoir.

L'idée qu'il poursuit, qui le fuit, qu'il essaie de rattraper, qu'il voudrait suggérer, est celle d'un mystère planant un instant, juste un instant, sur cette fille, cette fille là précisément, perchée sur ce tabouret de bar, le mystère déjà dans sa démarche tout à l'heure arpentant le trottoir, les cheveux trempés, sans parapluie, sans s'en préoccuper, à quelques mètres de lui. L'image la plus juste, l'image exacte, se refuse, cachée peut-être ici, peut-être là. Pour la débusquer, il essaie, se faufile entre les stéréotypes, à la recherche d'un si léger mystère qu'il peine à le retrouver, trop léger mystère au point, déjà ce soir là, de s'attendre d'un moment à l'autre à le voir disparaître, à

le laisser filer, le désir en lui vite délogé par la vulgarité de cette fille, par quelque chose de sordide en elle.

Il s'attarde maintenant à décrire son accoutrement que son personnage détaille en pensant à tout autre chose, au nombre de clients depuis le début de la soirée entre ses cuisses, entre ses lèvres, dans ce quartier où les putains ne s'amuse guère, de hautes cuissardes blanches lacées jusqu'à mi-jambe, une vilaine petite robe en coton, jaune, à bretelles dorées, son décolleté, ses épaules magnifiques qui lui font penser sur le moment, sans qu'il sache pourquoi, à un animal domestique d'un genre très spécial, sa peau couleur de chocolat au lait, assez foncée, ses cheveux blanchis, sa bouche trop peinte, rose, violette au bord de ses lèvres qui s'ouvrent à peine quand elle parle.

Elle sait qui il est. Ils se sont reconnus. Voilà le mystère peut-être...

— Moi, je sais qui tu es ? À moitié ivre, ou les yeux dans le vague d'avoir ingurgité on ne sait quoi, elle ne comprend pas, elle se moque de lui d'abord puis confirme... Oui, c'est vrai, toi, je sais qui tu es...

Dans un escalier de service où elle l'a entraîné, espérant le faire monter, il lui explique que ce n'est pas possible. Elle se presse contre lui pour ne pas le laisser s'échapper. Elle a de très longs bras, souples, attirants qui s'enroulent autour de son cou. Douces, ses mains sur ses épaules, sa nuque, sous sa veste, à travers sa chemise. Il veut mordiller sa peau vraiment très belle qui a, aussitôt, sur ses lèvres, un goût amer, désagréable, de mauvais parfum. Non, la suivre, il ne pouvait pas mais dans un taxi, si cela lui convenait... Ce dégoût qu'elle lui inspire, il doute un peu à présent, cette nausée, de pouvoir s'en défaire mais elle flirte comme une gamine. C'est peut-être cela plutôt le mystère : une professionnelle qui sait si bien imiter une gamine ou alors par son attitude à lui, son côté dérangé, une toute jeune fille qu'il a su déloger en elle malgré la professionnelle. Il ferait aussi bien de lui glisser quelques billets et de la renvoyer.

Elle s'y prenait bien. Lui, les yeux ouverts, comme si de rien n'était, regardait par la vitre, ébahi comme un touriste, les rues qui à travers Paris magnifique défilaient, les vitrines éclairées, les arbres secoués dans la nuit, la pluie, le vent, au feu rouge. Il sentait bien son application déjà, mais aussi par intervalles, il réussissait à percevoir, comme dans un rapt de sensations inattendues, jusqu'au

frémissement de ses lèvres, leur fragilité, le délice de mouvements imperceptibles de sa langue, sa salive si fluide qui l'inondait en petites flaqes immatérielles tout au fond de sa gorge.

À un moment, il y avait eu une légère altercation avec le chauffeur. L'épisode, il pouvait le transcrire de mille manières différentes, les dialogues les rendre plus drôles ou plus agressifs, atténuer ou exagérer les détails de ce qui se passait à l'arrière, parler ou non de ses caresses à lui, de plus en plus insistantes, de l'impudeur de la scène, de ce que le chauffeur pouvait en apercevoir, décrire ce corps brun doucement se trémoussant sur la banquette, ce corps qu'elle lui laissait déshabiller, toucher à son gré. Sa main comme aspirée, par ses déhanchements, entre ses cuisses. Cette fille était la gentillesse même, non, la compassion même. C'était peut-être cela le mystère... Payer pour un peu de compassion...

La dernière fois, en recrachant, il disait que la fille avait tout dégueulassé ses tapis. Le client suivant... Et quoi encore ! À un moment, pour le faire taire, il se souvenait avoir asséné un grand coup de pied dans le dossier de son siège. En prison, on apprendait une forme de persuasion qui, à l'extérieur, impressionnait toujours un peu.

Vallorde n'écrit plus. Il ne se relit pas. Le mystère, le léger mystère de cette fille, il ne l'avait pas cerné vraiment mais il le poursuivrait à nouveau peut-être, demain, plus tard. Là il est trop fatigué, les somnifères commencent à faire effet.

Il y avait un sentiment de vide que seul comblait, apaisait, au jour le jour, la présence, le corps d'une femme... Peut-être a-t-il raison de tourner, retourner cette idée dans son esprit, aussi mal formulée, aussi banale soit-elle en apparence. On ne passait pourtant pas sa vie à faire l'amour : c'était un constat de pur bon sens. Seulement écrire l'histoire d'un homme qui, ensuite, après l'amour, resterait près de ces femmes, uniquement pour celle-là, celle-là précisément, puis une autre, la regarder vivre, la suivre du regard, l'écouter parler. Mais venait fatalement le moment où elle se retournait vers vous. On ne va tout de même pas rester là, les deux, éternellement à ne rien faire... Toi si, tu pourrais...

Peut-être réussirait-il à pousser un peu plus loin cette idée, celle

d'une vie passée, la sienne, à regarder les filles, à rester à ne rien faire à leurs côtés.

En retrouvant l'ambiance des Cabarets, toutes ces filles, après cette courte interruption, après cet épisode littéraire, il s'était senti à nouveau chez lui. Il avait compris qu'il était de la même race qu'elles. Séduit depuis toujours, comme elles, par la paresse, l'extrême paresse, la vie facile, l'argent facile, par une possible absence de tout sens moral surtout.

Sur un carnet qui traîne toujours à son chevet, il vient de griffonner quelques notes. Un titre aussi: «Chères défaites»... Ou «Chairs défaites»... Chairs vaincues par la veille, le plaisir forcé, l'alcool, chairs défaites de leur attrait, des fonds de teint, des paillettes, corps défaits après avoir été trop longtemps caressés, pressés, fouillés. Ce titre équivoque, ce jeu de mots sur «chères» et «chairs» à la fois lui plaît et lui déplaît. Filles qu'il fallait payer, parfois très chères, précieuses... Défaites, tout contre elles, à laisser s'échapper leurs images, ce presque rien, la vie tout simplement qui les différencie. Précieuses défaites... L'idée serait de faire se succéder, s'entrecroiser différents matins, différents réveils aux côtés de filles qui avaient passé la nuit avec lui. Un livre divisé en cinq matins... Pourquoi cinq?

Encore un nouveau projet... Un projet de plus qu'il abandonnerait au bout de quelques pages. L'épisode qu'il venait d'écrire, de laisser en plan, l'épisode du taxi, était très révélateur de son problème. Avec lui, c'était toujours trop ou pas assez. Jamais la juste mesure... La mesure des autres... Les miradors de l'écriture... Les certificats de bonne conduite, comme en prison...

En dessous, la fille, il ne l'entend plus. Tout à l'heure il y avait eu toute une série de claquements de porte. Est-elle ressortie? Non, il a l'impression qu'elle est toujours là. Il l'imagine, seule, inconnue, silencieuse, à deux ou trois mètres, juste en dessous de lui, allongée, plongée maintenant dans un profond sommeil. La confusion gagne son esprit. Voilà qu'il s'endort enfin.

Dans quelle mesure Willay le considérerait-il, lui aussi, comme un

demeuré? À sa manière bien sûr, en dépit de toutes ces années... Vallorde se posait une nouvelle fois la question, vraiment une question intéressante.

Willay venait de lui redemander, avec beaucoup de précautions, une certaine insistance, où il en était. Ce qui signifiait qu'avec lui, décidément, ce soir encore, à le voir ainsi, à moitié prostré, on ne savait jamais très bien à quoi s'attendre. Perturbé soit, mais à quel point, c'était toujours, à chaque rencontre, une véritable surprise.

Ce soir, ils étaient là, face à face, et Willay parlait, parlait parce que lui ne disait rien, strictement rien, inexplicablement rien. Willay parlait d'un texte à écrire très vite, au pied levé, pour un ouvrage assez spécial, un tirage de luxe, de grand format, sur les filles des Cabarets de Paris. Un livre destiné à des touristes fortunés que des démarcheurs allaient aborder à la sortie des boîtes, dans les salons des grands hôtels.

On pouvait éprouver quelque peine à le croire. Qu'à notre époque où tout était soi-disant permis... Que circulent encore des livres à vendre «sous le manteau» comme l'on disait jadis. Avec des clichés beaucoup trop osés, trop érotiques pour être diffusés en librairie.

— Mêler la provocation, l'obscénité avec le grand Art...

Willay lui parlait de documents retrouvés dans le fonds de grands photographes, de tenues de striptease dessinées par des couturiers célèbres. Il ne leur manquait plus que le texte. Ils avaient d'abord pensé, son patron et lui, à des auteurs connus mais rien de ce qu'ils avaient reçu n'était vraiment à la hauteur, assez scabreux, scandaleux, original. Parce que certaines filles, dans ces pages, incarnaient une incroyable tentation. En parler était difficile. Trouver la bonne voix, la voix juste, pour évoquer leur audace dans l'exhibition, leur outrance dans la nudité, à quelques mètres comme dans les numéros classiques, nues, tout à fait nues à quelques centimètres des clients dans les numéros de lap dance. Une nudité qui n'avait strictement rien avoir avec celle des femmes ordinaires. Peut-être était-ce pour cette raison. Parce que tous ces auteurs la connaissaient mal, ne la faisaient pas, cette différence. Willay argumentait...

— Tu pourrais tout de même y jeter un coup d'œil...

Le projet était là, posé entre eux deux, sur cette table de café, depuis le début de leur entrevue, un épais jeu d'épreuves dans une

chemise cartonnée que Vallorde semblait éviter du regard, qui ne paraissait l'intéresser en aucune manière.

En réalité, il pensait à autre chose. Il se disait que, plus de quinze années plus tard, c'était un peu comme s'ils n'étaient jamais sortis de prison. Une drôle d'impression, comme s'ils avaient bien un pied ici, libres, incontestablement libres mais, du fait de l'impossibilité de s'en remettre, d'une vie brisée, il le voyait bien, son ami, Willay, brisé, brisé précisément de cette manière là, un pied ici donc, mais encore, de toute évidence, un pied là-bas.

— Val... Regarde s'il te plaît...

C'était soit «Val» soit «Lord». Jamais Vallorde ou son prénom qu'il avait lui-même un peu oublié. Du fait sans doute d'une certaine difficulté à le cerner, depuis toujours, il attirait les diminutifs, les surnoms. «Lord», un diminutif de Centrale qu'il avait d'ailleurs fini par adopter comme nom de scène au Cabaret, avant de l'abandonner, de le trouver trop encombrant. «Lord» du fait sans doute de sa grande silhouette dégingandée, de ses cheveux raides, parsemés, ébouriffés, de sa vague allure d'aristocrate décadent, de son regard, il est vrai, souvent perdu, un regard impossible à croiser, on le lui reprochait, ainsi que ses silences interminables qui finissaient par intriguer comme s'il appartenait à une autre classe ou à un autre monde.

Il y avait «Zinzin» aussi, un très vieux sobriquet, un peu désuet, qui, depuis le début de sa détention, lui collait à la peau, on ne sait trop pourquoi, que Willay, comme ses proches, n'employait pas mais qu'il entendait encore fréquemment dans le milieu, venant d'anciens codétenus, au Cabaret aussi. Dans le jargon châtié, ordurier, des maisons d'arrêt, Zinzin avait une connotation affectueuse, voire protectrice. Cela pouvait signifier beaucoup de choses, entre autres : pas des nôtres, pas du tout, pas normal, bizarre, très bizarre, dérangé, vraiment dérangé. Étrange, parce qu'il ne faisait jamais aucun pas vers les autres, impossible à déloger d'une sorte de torpeur, de somnolence même parfois, la tête tombante, les yeux baissés, comme s'il était ivre, ou sonné par des médicaments ou autre chose. On le lui faisait comprendre : il fatiguait, décourageait les meilleures intentions. On avait beau faire des efforts, s'évertuer, on obtenait souvent rien de mieux qu'un vague ricanement, un rictus très caractéristique, mi-gêné, mi-souriant, comme celui de quelqu'un qui n'a pas compris,



pas écouté, qui ne sait pas où il en est, avec qui il vaut mieux ne pas insister. Là-bas, il avait déjà cette réputation, celle de quelqu'un en perpétuel décalage, celle d'un être aussi, pour cette raison, protégé, un être trop à part auquel il était en quelque sorte interdit de s'en prendre, protégé par sa faiblesse, sa bizarrerie.

Vallorde feuilletait maintenant, vraiment du bout des doigts, la maquette, tournait les pages machinalement, sans s'arrêter sur aucune photo, comme s'il ne voyait rien.

Willay mieux que quiconque savait qu'il traversait des périodes très noires, sur-médicamentées, où il prenait n'importe quoi, sans qu'il soit possible de le raisonner, de longues périodes, des semaines entières où il était incapable d'écrire la moindre ligne. Était-ce le cas en ce moment ? Il s'empêtrait un peu en propos rassurants. Pourquoi doutait-il autant de lui en tant qu'auteur ? Pourquoi toujours de tels scrupules, insensés ? Sans doute s'estimait-il incapable d'écrire ce texte. Alors qu'il était au contraire le mieux placé pour l'écrire. Puisque c'était son thème de prédilection, puisque tout ce qu'il avait écrit, de près ou de loin, concernait les filles des Cabarets, les prostituées. Parce qu'il était peut-être le seul à savoir en quoi elles étaient différentes, ces filles, si différentes des autres femmes, les femmes normales, qui, jamais, ne l'avaient intéressé le moins du monde.

Willay lui confiait qu'il se surprenait encore tous les jours. Après sa condamnation, ses huit années de prison, sa présence était devenue inopportune dans les Ministères mais dès sa sortie, il avait pu prouver que son flair dans le marché de l'Art était resté intact et aujourd'hui encore il en avait eu la confirmation : il ne se trompait que très rarement. Dans son domaine, autant dire qu'il était infail- lible. Les artistes, il savait les reconnaître. D'abord parce qu'il n'en faisait pas partie, ensuite pour les avoir fréquentés dès son plus jeune âge, pour avoir enfin travaillé toute sa vie à leurs côtés. Il se demandait s'il allait trouver un jour ce qui le rendait unique...

— Oui, toi, Val... Si tu te décidais... Si tu prenais, un jour, le parti de te bouger un peu...

Cela dépendait d'un rien. Tellement d'artistes rataient leur œuvre d'un rien.

Il allait être en retard. Vallorde, en se levant brusquement, avait dit tout d'un coup qu'il avait peut-être une idée. Debout, il s'était mis

à parler de cette fille, de ces cris de jouissance très surprenants dans cette chambre, en dessous de son studio, la nuit dernière. Des cris qui l'avaient beaucoup intrigué. Il ne pouvait pas dire pourquoi. Un texte sur les murmures, les gémissements des filles pendant l'amour, est-ce que cela lui conviendrait ?

Ce n'était pas du tout ce qu'il lui demandait. L'ouvrage en question portait sur le striptease... Il l'avait bien compris tout de même... Pourtant, presque aussitôt, sidéré par l'étrangeté de sa proposition, Willay s'était repris. Il avait même réussi à le convaincre de se rasseoir un instant, étonné de le voir soudain si concentré, si inspiré aussi par son sujet. Surtout après un pareil silence. Cette proposition lui paraissait assez incroyable mais oui, s'il sentait qu'il tenait là quelque chose... Oui, après tout, pourquoi pas ?

Vallorde répond quelques mots au bonsoir d'une fille ou d'une autre. C'est à peu près tous les soirs la même chose, mais franchir la porte de ce genre d'établissement, que ce soit par l'entrée des artistes, s'il y en avait une, ou par devant, par l'entrée des clients, n'avait rien d'anodin. En scooter ou en taxi, selon le temps, dans Paris, il passe d'un club à l'autre, quatre ou cinq, cela dépend des jours. Dehors, il y a toujours une ou deux filles qui fument une dernière cigarette, qui traînent, histoire de retarder encore un peu le moment de rentrer.

Lui aussi parfois, quelques secondes, éprouve ce haut le cœur, celui des filles, au moment de retourner travailler. Un nombre incalculable de fois, à ce moment là, avant d'entrer, l'une ou l'autre, en lui disant bonsoir, se sera serrée contre lui, lui aura dit qu'elle ne voulait pas y aller, pas ce soir. Pour les filles, c'est passer le seuil de l'exhibition, de la prostitution, faire le pas avant de se montrer nue, avant d'aller vers les clients pour les faire boire en se laissant caresser, toucher, avant de recommencer cette drôle de comédie de l'amour et de l'argent, de l'amour factice, du désir factice, du plaisir factice.

Voilà, cette porte, on l'avait bien franchie ce soir encore et cette comédie, on allait bien réussir à la jouer ce soir encore, une fois de plus.

Les romans noirs, les films noirs donnaient une image très

déformée du monde de la nuit. Chaque fois qu'il y pensait, il se disait qu'il était difficile de préciser en quoi, pourquoi. Peut-être parce que l'on y retrouvait invariablement la même vision caricaturale du mal, avec les inévitables mafias, les voyous, les règlements de compte. Ceux qui s'étaient trouvés enfermés là-bas, en prison, une fois sortis, se reconnaissaient, s'entraidaient. Dans les Cabarets aussi. Ces contrats, le fait de pouvoir jouer, chanter dans autant de boîtes différentes, de pouvoir gagner autant d'argent, lui aussi le doit à d'anciennes relations. À différents petits arrangements. Les clichés, lui, il vit depuis des années à l'intérieur. Il sait la nécessité de les décliner à l'infini et le ridicule de ces films, de ces romans, de revenir toujours à peu près aux mêmes.

Dans son livre d'ailleurs, sans en parler ouvertement, il avait voulu faire la guerre à cette vision ultra codifiée, stérilisée, du monde de la nuit. Il avait voulu surtout essayer de parler autrement de toutes ces putains inconsistantes du cinéma, de la littérature. Le plus souvent de très mauvaises caricatures. Lui, en regagnant les loges, avait la chance, chaque soir, passant d'une boîte à une autre, par un détail ou un autre, de trouver à se surprendre de l'incroyable beauté de ces filles. Comment est-ce possible, lui qui depuis près de vingt ans les croise chaque soir ? Cela venait sans doute de la prison, de tant d'années de privation.

Il est encore un peu avec Willay... Dire, dans cette notice, l'attraction, la tentation spécifique de ces filles... Il ne se rend pas compte de ce qu'il lui demande...

Il y a bien sûr la beauté de leurs corps qu'elles ne songent pas un instant à cacher, là devant lui, aussi déshabillées soient-elles, leurs seins, leurs fesses toutes nues, leurs ventres, leurs longues jambes dans les costumes qu'elles passent leur temps, pour le faire voir ce corps, voir et revoir, à enfiler, à enlever, la beauté de leurs rires, le charme même de leur mauvaise humeur, chaque soir les échos ici ou là de leurs disputes de pestes, le mélange des parfums, des poudres sur leurs joues quand il les embrasse en vitesse en passant, sous leurs cernes, parfois l'incroyable douceur de leurs visages, la complicité muette avec certaines, d'avoir, un jour ou l'autre, fait l'amour ensemble, elles et lui paumés ce soir à nouveau dans ce cirque des coulisses, lui le seul homme à se produire au milieu de toutes ces filles.

Il a juste le temps de se dire que cela ne suffira pas... Cette beauté entr'aperçue... Pour l'article de Willay...

En retard, toujours en retard ! À quoi bon lui dire quoi que ce soit ! Puisqu'il n'en fera toujours qu'à sa tête !

Pas de loge personnelle. Ici, c'est un box aménagé près du local de régie. Sa dégain, en tant que pianiste, il la connaît, ce qu'on attend de lui, le smoking négligé, le nœud papillon légèrement de travers, mal rasé, les cheveux naturellement ébouriffés. Un peu crade... Visqueux... Un dernier coup d'œil dans le miroir. Voilà, c'est à toi !

Une nouvelle, une fille qu'il n'a jamais vue, perdue, son premier soir peut-être, sortant du mauvais côté, dans ses pieds au dernier moment. La voilà, parfaitement nue, plaquée un instant contre lui. Son odeur, toute moite à la sortie de son numéro. Ses reins en sueur, comme après l'amour, dans ses mains à lui qui glissent et se plaquent maintenant, gauche, droite, le long de son bassin nu le temps qu'elle retrouve l'équilibre sur ses talons. L'impression soudain qu'il lui fait peur, à sa manière de fuir dès qu'il l'a lâchée.

Il contourne la scène, s'installe au piano. Un pianiste de Cabaret ne compte pour personne. Il fait partie de l'ambiance. Dans la plupart des établissements d'ailleurs, il n'y en a plus, remplacés par des disc-jockeys. Seuls quelques établissements de luxe en emploient encore.

Rompre avec la musique des shows... Quelques notes au piano pendant que lentement l'atmosphère change, pendant que l'éclairage se modifie jusqu'à atteindre le côté mystérieux, un peu lugubre, qu'il recherche. S'il ne commence pas à chanter, les régisseurs comprennent pourquoi, essaient autre chose jusqu'à parvenir à le noyer dans la lumière qu'il réclame. Spectrale, tu comprends ce que cela veut dire... Tous les soirs ou presque il faut le répéter... On ne comprend jamais rien à ce que tu veux exactement...

Lui bien sûr ne se la posait plus la question. Plus une seconde et depuis très longtemps. Et quand on la lui posait, la question, cela lui faisait une drôle d'impression, comme si on le tirait soudain en arrière, comme quand les flics, les magistrats, le sommaient de